

LA DÉNONCIATION DU SYSTÈME PÉNITENTIAIRE DANS *LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ* DE VICTOR HUGOUğur YÖNTEN¹**Résumé**

Le Dernier Jour d'un Condamné est l'histoire des horreurs et des souffrances d'un condamné à mort qui passe ses six dernières semaines dans une prison. Ce condamné dont on ne sait pas le prénom ni le crime qu'il a commis, rend le lecteur au courant de ce qu'il vit, de ce qu'il fait et de ce qu'il voit dans la prison de Bicêtre. Le roman devient ainsi le récit de ses témoignages carcéraux. Le narrateur du roman, porte-parole de Victor Hugo humaniste, ne se contente pas de faire seulement le récit du monde carcéral. Il dénonce aussi les privations et les pratiques avilissantes de la prison, il fait le témoignage de la pratique de ferrement et cherche à montrer au lecteur les atrocités de la peine de mort qui était abondamment en usage dans le règne de Charles X pendant les premières années de la période de Restauration. Dans notre travail, notre but est de démontrer comment Victor Hugo a dénoncé, dans *Le Dernier Jour d'un Condamné* qui est un roman sociopolitique, l'inhumanité du système pénitentiaire de la période de Restauration.

Mots-clés: Victor Hugo, *Le Dernier Jour d'un Condamné*, le système pénitentiaire.

VİCTOR HUGO'NUN *BİR İDAM MAHKÛMUNUN SON GÜNÜ'NDE CEZA SİSTEMİNİN ELEŞTİREL SUNUMU***Özet**

Bir İdam Mahkûmunun Son Günü, bir hapisanede hayatının son altı haftasını geçiren bir idam mahkûmunun korku ve acılarının öyküsüdür. Ne adını, ne de işlediği cinayeti bilmediğimiz bu mahkûm, Bicêtre hapisanesinde yaşadığı, yaptığı ve gördüğü şeylerden okuyucuyu haberdar eder. Roman böylece onun hapisane müşahedelerinin öyküsü olur adeta. Hümanist Victor Hugo'nun sözcüsü olan bu anlatıcı, sadece hapisane dünyasının öyküsünü sunmakla yetinmez. Ayrıca hapisanenin mahrumiyetlerini ve insanlık dışı uygulamalarını okuyucuya adeta ihbar eder, gözlemediği zincire vurma uygulamasını gözler önüne serer ve X. Charles'ın hükümdarlığında Restauration döneminin ilk yıllarında çokça uygulanan idam cezasının vahşiliklerini okuyucuya sunmak ister. Çalışmamızda amacımız, sosyopolitik bir roman olan *Bir İdam Mahkûmunun Son Günü*'nde Victor Hugo'nun Restauration döneminin ceza sistemini okuyucuya nasıl eleştirel bir şekilde sunduğunu göstermektir.

Anahtar Kelimeler: Victor Hugo, *Bir İdam Mahkûmunun Son Günü*, ceza sistemi.

1.Introduction

Ce roman de Victor Hugo, rédigé en 1829, est l'histoire d'un condamné à mort qui passe ses derniers jours dans une prison. Le lecteur ne sait rien du crime du condamné. On n'en sait même pas le nom. Le roman peut être considéré comme les derniers cris d'au-secours d'un détenu dont tous les espoirs sont déjà épuisés sont rapportés au lecteur d'une manière amère.

A l'époque où le roman a été écrit, la France passait des jours de bouleversements. C'était un moment dans lequel la peine capitale était d'un usage courant dans la société française. Les exécutions se faisaient en public. Les gens couraient à la Place de Grève pour contempler les spectacles d'exécution. Victor Hugo, qui a été un humaniste fervent tout au long de sa vie, a toujours combattu contre tout ce qui était de caractère d'inhumanité. Comme un écrivain engagé il a rédigé *Les Misérables* pour attirer l'attention sur les injustices sociales de son temps. Dans ce roman connu dans le monde tout entier il a dénoncé une société bourgeoise qui écrase les faibles et

¹ Yrd.Doç.Dr.,DicleÜniversitesi,Ziya Gökalp Eđit. Fakóltesi Fransız Dili Eđit. A.B.D.,uyonten@gmail.com

un système de justice pénitentiaire dans lequel règne la disproportion entre le crime et le châtement. Aucun lecteur ne peut oublier facilement ce qui est arrivé à Jean Valjean à la suite de vol de pain.

Notre but dans ce travail c'est de démontrer comment *Le Dernier Jour d'un Condamné* a été une dénonciation des institutions pénitentiaires. Le sujet du roman nous a bien attiré l'attention et nous souhaitons que cet article puisse rendre le lecteur au courant du système pénitentiaire des premières années du XIXe siècle reposé sur l'arbitraire du pouvoir royal.

2. Un petit résumé du roman

Dès les premières lignes du texte, tous les chemins mènent à la hantise du moment terrible: la montée sur l'échafaud.

Un matin d'août ensoleillé, un homme dont on ne sait pas le nom est condamné à la peine de mort. Le lecteur ne sait pas les détails de son crime non plus. Le condamné est dans la prison de Bicêtre. L'idée de sa propre mort hante toujours ce captif. Il commence alors à compter les jours devant lui qu'il va vivre et à passer son temps à penser à sa mère, à sa femme et à sa petite fille. Comme elles seront seules après sa mort il a pitié d'elles. Cette mort inattendue fera sans enfant la première, veuve la deuxième et orpheline la troisième. Il décide de tenir un journal pour que ceux qui survivront ne soient pas ignorants de ce qui se passe dans les profondeurs de son âme. Il vise ainsi à les apitoyer sur son sort tragique.

Les murs du cachot du détenu sont pleins des noms des condamnés qui se trouvaient, avant lui, dans la même prison. Pour apprendre leur histoire notre condamné cherche à déchiffrer les noms de ces hommes. Il reste stupéfait du spectacle du ferrage des condamnés. Ce spectacle le perturbe si fortement qu'il s'évanouit et on l'emmène à l'infirmerie. C'est du directeur du cachot que le condamné apprend que le jour de son exécution approche. Puis le prêtre, qui lui monte la morale, vient au cachot. Et la visite du greffier faite dans le but de lui annoncer le jour exact de l'exécution. Ces trois visites suffisent à clouer et pétrifier le détenu.

On décide de transférer le condamné à la Conciergerie. Pendant ce transfert un prêtre et un huissier l'accompagnent. Quand il y arrive il rencontre un autre condamné à mort, "un friache". Ce dernier lui raconte en détail ce qui lui arrive à cause de sa vie misérable. Notre détenu est conduit plus tard dans une cellule où il a désormais le papier et le crayon pour écrire. Dans sa cellule il se rappelle sa petite fille qu'il aime trop. Le prêtre vient une fois encore, mais le condamné n'accepte pas de parler avec lui. Au fur et à mesure que l'heure de l'exécution approche les horreurs et les douleurs de notre détenu augmentent. Il veut bien voir avant sa mort sa petite fille. Mais cette dernière ne le reconnaît pas. Il est transféré à l'Hôtel de Ville pour qu'on lui fasse la toilette. Enfin on l'emmène sur la place de Grève où il sera exécuté à quatre heures.

3. Le système pénitentiaire au temps de Victor Hugo

Pour mieux comprendre comment Victor Hugo dénonce le système pénal de son temps, il sera utile de jeter un coup d'oeil sur les peines en vigueur aux alentours de 1829.

3.1. La prison

Avant la prison, il y avait des autres lieux d'enfermement. C'étaient la forteresse, la maison de force et l'hôpital de force. La prison a été un lieu d'enfermement avec la venue de la Révolution. A partir de la période de la Restauration, qui comprend les années 1814-1830 et où les hommes politiques aussi ont été mis dans les prisons, les conditions de ces lieux de détention ont commencé à s'améliorer. "Outre l'amélioration du régime alimentaire et la moralisation des gardiens, sont préconisés le travail pénal et l'éducation religieuse obligatoire." (Lucas, 2004:27). Mais on ne pouvait pas parler de la même amélioration pour toutes les prisons. La grande majorité des prisons étaient dans une situation déshumanisante. La santé et la psychologie des détenus s'aggravaient par l'humidité et l'absence de la lumière qui sont les spécificités les plus caractéristiques du monde carcéral du temps.

3.2.Le bagne

Le bagne est un lieu où les condamnés aux travaux forcés étaient détenus. Ces bagnes qui se trouvaient à Toulon, Brest et Rochefort étaient de purs enfers pour les condamnés. Il faut rappeler ici la scène de bagne dans *Les Misérables*. On forçait les détenus aux travaux pénibles au-delà de leurs forces. Ces bagnes étaient connus surtout de leurs cérémonies cruelles: le ferrement et la chaîne.

Le ferrement, qui était une cérémonie bien cruelle, consistait “à poser, au cou, un carcan de fer relié à des chaînes.” (Lucas, 2004:25). Quand on se rappelle la scène de ferrement dans *Le Dernier Jour* on comprend mieux la cruauté et la monstruosité de cette supplice qu'on pratiquait aux condamnés.

Quant à la chaîne, cette supplice qui consiste en un voyage vers les bagnes de la France fait par les prisonniers enchaînés. Cette cérémonie aussi attirait beaucoup de spectateurs et se faisait sous la surveillance des gendarmes. La chaîne, qui est plus barbare et plus monstrueuse que le ferrement, était une autre supplice qui non seulement humiliait les condamnés-voyageurs mais encore menaçait directement leur vie. “Il y a la souffrance physique due à l'enchaînement et aux conditions éprouvantes du voyage, qui assimilent les hommes à des animaux, voire à des marchandises, et les exposent à de nombreuses affections (dont témoignent les mémoires justificatifs du praticien attaché à la chaîne)” (Malandain, 2007:3).

3.3.La peine de mort

La peine de mort, qui était en vigueur presque dans tous les pays européens, s'appliquait en France aussi. La France de l'Ancien Régime avait créé deux façons différentes pour l'application de cette peine: la pendaison et la décapitation à la hache.

Les législateurs et les défenseurs de cette peine avaient pour but de protéger la société contre tous les criminels qui portent préjudice à l'ordre établi. On visait ainsi à se débarrasser de ceux qui nuisent aux autres et par l'exemplarité de cette peine à empêcher qu'on commet un délit.

En 1791 on fait certains changements dans le Code pénal français. On ne torturera plus les condamnés à mourir et on les tuera en tranchant leurs têtes. Ces décisions meneront à l'innovation de la guillotine.

4.La dénonciation du système pénitentiaire dans *Le Dernier Jour d'un Condamné*

Par le récit des vérités historiques du monde carcéral, Hugo veut bien dénoncer les privations des prisons de son époque. Et le fait que le narrateur témoigne le ferrement des forçats, l'une des pratiques déshumanisantes avant le départ pour le bagne, est une scène de vérité historique derrière laquelle est cachée une critique amère.

Victor Hugo, qui participe aux voix abolitionnistes de la peine de mort, cherche, dans la Préface de 1832, à montrer combien la peine de mort est inhumaine. Il y réfute aussi les arguments des partisans du maintien de la peine de mort. Notre condamné aussi, par ses horreurs et souffrances, fait sentir au lecteur que l'idée même de cette peine tue l'homme avant qu'il ne soit exécuté.

4.1.Les horreurs du monde carcéral dans *Le Dernier Jour d'un Condamné*

A la suite de l'Ancien Régime et la Restauration où les prisons en France étaient en un état déplorable les voix réformistes ont commencé à se faire entendre au XIXe siècle. De plus, beaucoup d'écrivains ont pris la prison comme thème romanesque. Victor Hugo, Tolstoï, Arthur Koestler, Dostoïevski, Les Frères Goncourt se sont servis de la prison comme thème central. Dans la plupart des romans carcéraux, le lecteur rencontre une prison comme lieu de châtements cruels. L'image que les romanciers en donne est souvent un lieu souterrain où règnent l'obscurité, le froid, l'odeur et la pourriture. Donc on peut dire que la cible principale de ces romans carcéraux est les conditions avilissantes et inhumaines que rencontrent les détenus. “La limitation involontaire de

l'espace et du temps, la réduction de l'élan physique, la rupture avec le monde des vivants, la proximité emblématique et souvent réelle de la mort.”(Varaut, 1989:14) sont les autres problèmes que cause l'emprisonnement.

La prison où se passe l'histoire du roman est la prison de Bicêtre. Hugo avait déjà visité les prisons de Bicêtre et la Conciergerie en 1826. Choses vues, oeuvre posthume hugolienne, a trois parties: Visite à la Conciergerie, La prison des condamnés à mort et Tapner. Ces trois parties sont formées de témoignages directs de Hugo sur les prisons du temps. La visite faite à la Conciergerie a bien influencé l'écrivain engagé:”La première impression qui frappe lorsqu'on entre dans une prison, c'est un sentiment d'obscurité et d'oppression, une diminution de respiration et de clarté, je ne sais quoi de nauséabond et de fade qui se mêle au lugubre et au funèbre. La prison a son odeur comme elle a son clair obscur. L'air n'y est plus de l'air, le jour n'y est plus du jour. Des barreaux de fer ont donc quelque pouvoir sur ces deux choses libres et divines, l'air et la lumière.” (Hugo, 1913:177).

Bicêtre, qui a été construit comme hôpital en 1632, s'est transformé en une prison au temps de Victor Hugo. Le narrateur nous donne les détails sur l'histoire des cachots qui “sont tout ce qui reste de l'ancien château de Bicêtre tel qu'il fut bâti dans le quinzième siècle par le cardinal de Winchester, le même qui fit brûler Jeanne d'Arc.” (Hugo, 2004:128). Par cette référence historique, le narrateur, porte-parole de Hugo, met l'accent sur l'aspect inhumain de cette prison.

Avant 1830, la date de rédaction du *Dernier Jour*, Victor Hugo s'intéressait bien aux conditions des détenus dans les prisons. Maintes fois il a rendu visite à ces détenus pour pouvoir voir, de ces propres yeux, leurs conditions psychologiques et celles du monde carcéral. Et il y voit nettement que les corps des détenus souffrent physiquement et moralement dans ces lieux de détention. “Il reste toujours du supplice dans le mécanisme carcéral: la douleur physique du condamné persiste, même si son corps, suivant l'évolution de la pénalité moderne, est pris dans un système de contraintes répondant avant tout à une économie des droits suspendus.” (Dumoulin, 2011:7).

Dans *Le Dernier Jour d'un Condamné* Victor Hugo trace un tableau réaliste des conditions de détention dans une prison de la première moitié du XIXe siècle en France. Ce sont les renseignements sur les conditions de vie des détenus, l'obscurité des cachots privés du rayon de soleil, le lit misérable fait de la paille, les draps de l'infirmerie qui ne sont que de vraies hardes et l'insoutenable odeur de la prison. Tout ce que démontre le héros-narrateur du monde carcéral n'est qu'une horrible réalité du système pénitentiaire du temps. “Cet univers de corruption et de flétrissure, matérielle d'abord et morale ensuite, correspond à la réalité d'une époque et à son imaginaire social.” (Roman, 2000:72).

Regardons maintenant quel tableau réaliste de prison donne Hugo, par l'intermédiaire du narrateur, dans son roman.

“Ah! Qu'une prison est quelque chose d'infâme! Il y a un venin qui y salit tout. Tout s'y flétrit, même la chanson d'une fille de quinze ans! Vous y trouvez un oiseau, il a de la boue sur son aile; vous y cueillez une jolie fleur, vous la respirez: elle pue.” (Hugo, 2002:150)

Ces constatations suffisent résumer les conditions de la prison de Bicêtre où restait le condamné de notre roman. Presque toutes les prisons à l'époque de Hugo avaient les mêmes conditions.

La description réaliste de la prison faite dans le chapitre X suffit à permettre au lecteur de voir ce lieu de détention dans toute sa nudité. “Du reste, pas de fenêtres, pas même de soupirail.”(Hugo, 2002:127). La prison prive ainsi le détenu non seulement de la liberté mais aussi de la lumière et de l'air pur que tout être vivant a besoin. Donc on n'a point besoin de faire de longues réflexions pour critiquer les conditions déshumanisantes du monde carcéral. La prison, qui est toute obscure et étroite, ressemble bien à “une boîte de pierre”.(op.cit.p.127).

Les prisons et les hôpitaux ont une odeur propre à eux-mêmes. On ne s'habitue pas facilement à cette odeur. "L'odeur étouffée de la prison me suffoquait plus que jamais" (p.146) exprime admirablement notre condamné qui doit passer six semaines dans sa prison à la mauvaise odeur. Pour respirer l'air propre il sort dans la cour de Bicêtre.

La prison n'est pas un lieu où on est privé seulement de la liberté. Les privations matérielles et alimentaires sont le sort presque de tous les détenus. Un condamné à mort doit dormir tranquillement pour se débarrasser de l'idée de la mort. Mais le lit carcéral ne ressemble jamais au lit d'un homme libre. "Les draps étaient gris et rudes au toucher, la couverture maigre et trouée; on sentait la paille à travers le matelas." (p.142). Les tortures psychologiques et physiques que causent le séjour en prison et la pensée d'être exécuté, notre héros cherche à les endurer et même les oublier pour un certain temps en tenant le journal.

A part de toutes ces privations matérielles et la puanteur cruelle dans la prison, le prisonnier souffre d'un étouffement qui le paralyse psychologiquement. Dès son premier pas dans ce lieu de détention le détenu se sent si oppressé que son corps perd complètement la faculté de mouvement.

Tout est prison autour de moi: je retrouve la prison sous toutes ses formes, sous la forme humaine comme sous la forme de grille ou de verrou. Ce mur, c'est de la prison en Pierre; cette porte, c'est de la prison en bois; ces guichetiers c'est de la prison en chair et en os. La prison est une espèce d'être horrible, complet, indivisible, moitié maison, moitié homme. Je suis sa proie; elle me couve, elle m'enlace de tous ses replis; elle m'enferme dans ses murailles de granit, me cadenasse sous ses serrures de fer, et me surveille avec ses yeux de géolier. (Hugo:2004:152).

Victor Hugo montre ainsi la situation tragique du prisonnier autour duquel tout est en un sens une prison qui l'opresse et le torture. Dans la période de La Restauration où se déroule l'histoire du roman La Monarchie est en vigueur de nouveau. Le pouvoir arbitraire royal se faisait sentir dans la prison de Bicêtre aussi. "Cette prison où seuls apparaissent les exécutants, les rouages de la machine, emprunte pour beaucoup ses traits aux représentations du système carcéral de l'Ancien Régime: liberté embastillée et pouvoirs discrétionnaire."(Gleizes,2004:19-20).

En démontrant au lecteur un prisonnier contraint dans son cachot et dénonçant ainsi le système pénitentiaire du régime dictatorial de Charles X, Hugo "uses his skills as a writer of fiction to transform actuality into a compelling prison narrative that promotes a distinct sociopolitical message." (Sobanet, 2008:14).

Victor Hugo, dans la préface 1832 du roman, s'adresse aux hommes de justice en leur dénonçant l'aspect animal des prisons de son temps. "Si vous ne croyez pas à la solitude des barreaux de fer, comment osez-vous avoir des ménageries?" (Hugo, 2004:73). L'écrivain exprime ainsi qu'il y a une ressemblance entre une prison et une ménagerie. Le narrateur aussi s'adresse à la même comparaison: "des curieux qui sont venus me voir l'autre jour dans ma loge, et qui me regardaient à distance comme une bête de la ménagerie." (op.cit.p.128). Donc le prisonnier n'est qu'un animal enfermé aux yeux des gens et des hommes de justice du temps.

Le détenu doit passer des jours pleins de restrictions qui le torturent psychologiquement et physiquement à la fois. Aux yeux d'un bourgeois, comme notre héros, tout ce qu'on a dans la prison n'a aucune importance. "le jour sombre et le pain noir du cachot, la portion de bouillon maigre puisée au baquet des galériens être rudoyé, moi qui suis raffiné par l'éducation, être brutalisé des guichetiers et des gardes-chiourme, ne pas voir un être humain qui me croie digne d'une parole et à qui je le rende, sans cesse tressaillir et de ce que j'ai fait et de ce qu'on me fera: voilà à peu près les seuls biens que puisse m'enlever le bourreau." (p.145)

En conclusion, nous devons exprimer le fait que Le Dernier Jour d'un Condamné nous rend au courant des réalités horribles et atroces du monde carcéral des premières années du XIXe siècle.

Victor Hugo, habitué des prisons du temps et défenseur ardent des opprimés, ne pouvait pas faire semblant de ne pas voir ces misères lamentables dans les prisons. Par le biais de son héros-narrateur, il dénonce le monde carcéral légué par l’Ancien Régime et la Révolution et sous cette dénonciation il n’est pas difficile de voir nettement une critique des pratiques avilissantes et déshumanisantes du système pénitentiaire de l’époque. Par cette description réaliste du monde carcéral, qui devient ainsi un récit sociopolitique, Hugo veut émouvoir l’opinion publique, la sensibiliser au sort lamentable des détenus et cherche ainsi à l’encourager à faire pression aux hommes d’état et aux hommes de justice pour qu’on réforme ce système pénitentiaire. Les constatations qu’il a faites dans son discours sur la réforme pénitentiaire montre clairement qu’il se dresse contre les pratiques torturantes de la prison. “Messieurs, tirez les peuples de ces affreuses vieilles prisons, école de vice, ateliers de crime, dans lesquelles le froid et la faim sont employés comme moyen de répression et comme auxiliaire du geôlier, dans lesquelles la mortalité grâce à de hideux abus est de un sur onze quelques fois de un sur sept.”(Badinter, 2002)

4.2.Le ferrement des forçats ou cérémonie barbaresque

Les auteurs engagés, qui ne veulent pas être insensibles aux injustices sociales autour d’eux, cherchent à choquer leurs lecteurs et faire naître en eux le sentiment de pitié en leur présentant les faits historiques pleines de scènes d’horreur. Comme un auteur réaliste et engagé à la fois Victor Hugo se documente pour dénoncer les injustices qui règnent dans les institutions de bague et de prison. La rédaction du Dernier Jour d’un condamné date des années de la Restauration et du règne de Charles X où les bagnes et les prisons étaient des lieux de torture et d’inhumanité. Victor Hugo, auteur des opprimés de la société française, a pour but de démontrer la misère des détenus dans une prison XIXe siècle. Le chapitre XIII du roman est complètement réservé au spectacle de la mise aux fers des forçats. Comme “la peine des fers est synonyme de mort civile, (et) le forçat est exclu de la société” (Rappaport, 2008:38). Victor Hugo réussit bien à démontrer une pratique terrifiante du monde carcéral.

Le ferrement des forçats à Bicêtre avant de partir pour Toulon est une scène d’atrocité et d’horreur. Cette cérémonie faite par les forçats est contemplée par tous les condamnés de la prison, tous avides de telles scènes barbaresques. Notre narrateur-condamné est l’un de ces spectateurs. “J’ai vu, ces jours passés, une chose hideuse.” (Hugo, 2002:132). L’atrocité et la cruauté de la scène épouvantent si fortement le narrateur qu’il finit par s’évanouir.

C’est le guichetier qui rend notre héros au courant de l’existence de cette cérémonie dans le monde carcéral. Tous les détenus attendaient impatiemment le commencement de ce spectacle. C’est avec l’entrée de la chiourme dans la cour de la prison que commence cette cérémonie qui ressemble bien à une scène théâtrale.

C’est toujours par le biais du narrateur-condamné le lecteur apprend ce que c’est que le ferrement. “C’était en effet, pour un reclus solitaire, une bonne fortune qu’on spectacle, si odieux qu’il fût.” (op.cit.p.134). Le narrateur est toujours le porte parole de son créateur Victor Hugo qui ne cesse jamais de frémir face aux tortures atroces de la justice humaine. Pour démontrer combien terrifiantes les pratiques du monde carcéral le narrateur se sert du vocabulaire infernal. “On eût dit des âmes en peine aux soupiraux du purgatoire qui donnent sur l’enfer.”(p.134) Rien ne peut empêcher que ce spectacle dramatique et redoutable à la fois continue. On continue à mettre aux fers des forçats malgré la pluie qui aggrave et rend plus déshumanisante la scène. Le ferrement des forçats était un sujet actuel au temps de Victor Hugo. Le narrateur du roman démontre donc au lecteur une scène réaliste. Par là on veut apitoyer le lecteur sur le sort douloureux des forçats. Et notre narrateur-condamné devant les spectacles pathétiques qu’il a regardés avec horreur fait son choix: “plutôt l’échafaud que le bague, plutôt le néant que l’enfer; plutôt livrer mon couteau de Guillotine qu’au carcan de la chiourme.” (p.144)

Quand son atrocité est prise en considération la pratique de ferrement touche à la guillotine. Le cérémonial de la pose du collier est plus redoutable que l’exécution d’un condamné à mort. Le forçat risque toujours de mourir:

Le condamné est assis sur le sol, sa tête est maintenue courbée par un gardien tandis qu'un autre, placé dans son dos, rive le collier à grands coups de maillet. Même si de nombreuses précautions sont prises pour prévenir un accident fatal, les témoins demeurent fascinés par le bras armé du marteau et levé au-dessus du cou, geste ressemblant fort à celui de l'exécuteur, et ne cesse de redouter un faux mouvement de la part du gardien ou du galérien, qui pourrait entraîner la mort. (Rappaport, 2008:38).

Le ferrement des forçats, qui est une scène déshumanisante et un bel exemple à la torture carcérale au XIX^e siècle, montre combien étaient avilissantes et pathétiques les mœurs de la prison de Bicêtre. Ce spectacle, qui est une partie intégrante du voyage vers le bagne de Toulon, était la plus barbaresque de ces mœurs carcérales. Cosette, petite héroïne des Misérables, voit les forçats partir pour Toulon et en tremblant "de tous ses membres" devant l'atrocité de la scène demande à son père: "Père, est-ce que ce sont encore des hommes." (Hugo, 1862:484). Victor Hugo, qui a visité la prison de Bicêtre, a lui aussi regardé avec un grand étonnement ce rituel pathétique des forçats.

Les joueurs de cette scènes s'étaient si endurcis par les traitements cruels de l'institution carcérale et si éloignés de leur humanité que le ferrement était pour eux une belle occasion de déferler leurs caractéristiques joyeux au lieu d'apparaître leur haine et leur rancune contre le système qui leur infligeait cette torture.

Si Victor Hugo a pour but d'apitoyer le lecteur et de le rendre sensible à la situation tragique des forçats, c'est parce qu'il veut dénoncer dans son roman la déshumanisation des institutions pénitentiaires de son temps. Des scènes infernales démontrées par l'intermédiaire de son narrateur-héros Hugo veut que son lecteur tire cette conclusion: un détenu subi tant d'injustices et tant de tortures en milieu carcéral finira par être l'ennemi de toute la société. Le chapitre XIII où se déroule la scène de ferrement met au jour que Victor Hugo n'attire pas, dans son roman, l'attention seulement sur l'atrocité de la peine de mort. Le système pénitentiaire est complètement la cible de sa dénonciation. Car dans ce système "le supplice ne rétablissait pas la justice; il réactivait le pouvoir." (Foucault: 1975:53).

4.3. La peine de mort dans *Le Dernier Jour d'un Condamné*

C'est dès son plus jeune âge que Victor Hugo a rencontré avec les scènes horribles de la peine de mort. Le petit Victor, à peine cinq ans, accompagne sa mère et se deux frères sur les routes d'Italie pour rejoindre son père. Les armées de Napoléon I y faisaient la guerre alors. "Ils passaient, glacés de terreur, près de têtes coupées déjà desséchées ou saignant encore, de bras et de mains cloués à d'autres arbres, affreux épouvantails qui disaient aux tueurs de grandes routes: "Voilà ce que vous serez!" (Hugo, 1985:123). Pendant son séjour en Espagne vers les années 1811, à neuf ans, Victor Hugo a été le témoin des scènes des inhumanités de la guerre franco-espagnole. Est-il pas possible de ne pas rester sous l'influence des scènes d'atrocités rencontrées dès le plus petit âge et de ne pas s'insurger, quand on a grandi, contre les acteurs de telles scènes sanglantes?

A l'âge de dix ans, Victor Hugo apprend que son parrain le général Lahorie, qui a une relation amoureuse avec sa mère, et dont le nom est mêlé dans le coup d'Etat, est condamné à mort et exécuté en 1812. Le jeune est bien touché de cette peine capitale. Hugo ne cesse pas d'assister aux scènes de torture et de peine capitale. Le témoignage de la mise au carcan et le marquage au fer rouge d'une domestique dont le crime était le vol l'a profondément ébranlé. Il regarde avec une grande attention, en 1827, les préparatifs de la peine de mort de Louis Ulbach, qui a tué une jeune fille. Après avoir mentionné toutes ces scènes de torture et d'exécution il ne faut pas passer sous silence les visites carcérales faites par Hugo, défenseur des opprimés, avec son ami David d'Angers: d'abord à la Conciergerie (en 1826), pour voir de ses yeux les conditions de détention et ensuite à Bicêtre, pour assister au spectacle de ferrement des forçats, puis au départ de la chaîne pour le bagne de Toulon (en 1827 et 1828).

Tous ces témoignages des scènes d'atrocités et de déshumanisation incitent Victor Hugo à s'engager dans ses oeuvres et dans ses actes pour que les hommes ne souffrent plus des pratiques du système pénitentiaire. *Le Dernier Jour d'un Condamné*, "le fruit d'une longue maturation affective et intellectuelle" (Lucas, 2004:14) apparaît ainsi comme un roman d'engagement sociopolitique.

Dès la publication du *Dernier jour d'un Condamné*, Hugo n'a cessé d'écrire et de s'insurger quand il voit un jugement de la peine de mort. *Claude Gueux*, qui vole d'abord un petit morceau de pain, purgeait sa peine de huit ans de réclusion. Dans la prison où il passe ses jours, il tue le gardien-chef Delacelle qui l'agace toujours par ses paroles et par ses actes. Et on le condamne à la peine de mort. Claude Gueux est exécuté. Victor Hugo, touché profondément par cette histoire pathétique, veut bien en créer un récit. Le texte est publié en 1834. Le petit roman où Hugo attire l'attention sur le fait que le corps social est malade. Et il insiste que les peines ne servent à rien sans qu'on soigne la maladie sociale:

Le peuple a faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez de pitié du peuple, à qui le baigne prend ses fils, et le lupanard ses filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées. Que prouvent ces deux ulcérés? Que le corps social a un vice dans le sang. Vous voilà réunis en consultation au chevet du malade; occupez-vous de la maladie.

Cette maladie, vous la traitez mal. Etudiez-la mieux. Les lois que vous faites, quand vous en faites, ne sont que des palliatifs et des expédients. Une moitié de vos codes est routine, l'autre moitié empirisme.(...)Le baigne est un vésicatoire absurde qui laisse résorber, non sans l'avoir rendu pire encore, presque tout le mauvais sang qu'il extrait. La peine de mort est une amputation barbare." (Hugo, 2004:259).

Victor Hugo, hanté par les exécutions qu'il a vues dès sa petite enfance, intervient toujours aux jugements de la peine de mort. Le cas est le même dans l'affaire de Tapner. John-Charles Tapner tue une femme, en 1853, qu'il voulait voler. On le trouve coupable du meurtre et on le condamne à la pendaison. Hugo, qui se trouvait en Angleterre pendant le jugement, décide militer l'opinion publique en faveur du condamné. Et on écrit une lettre à la Reine anglaise pour demander la grâce de Tapner. On croyait que le gouvernement anglais annulerait la décision de la peine capitale. Mais Tapner est exécuté malgré l'intervention de Hugo, écrivain engagé et militant humaniste.

Victor Hugo, s'insurge violemment au Louis-Napoléon Bonaparte qui veut transformer en 1848 la République en un régime monarchique. Il commence à mener une vie exilée en Belgique dans l'île de Jersey. C'est dans cette île qu'il publie *La Légende des siècles* dont le poème *L'Echafaud* fait sentir admirablement l'inhumanité de la peine de mort:

C'était fini, splendide, étincelant, superbe./ Luisant sur la cité comme la faulx sur l'herbe/
Large acier dont le jour faisait une clarté,/Ayant je ne sais quoi dans sa tranquillité/De
l'éblouissement du triangle mystique./Pareil à la lueur au fond d'un temple antique./ Le fatal
couperet relevé triomphait./ Il n'avait rien gardé de ce qu'il avait fait/ Qu'une petite tache
imperceptible et rouge.(Hugo, 2006:245)

La peine de mort est l'un des thèmes principaux de ce roman hugolien. Par l'intermédiaire de son condamné, Victor Hugo dénonce les abus dans le système pénitentiaire de l'Ancien Régime et de la Révolution où les peines de mort étaient abondamment en usage. Dans la préface de 1832, il s'oppose fortement à la guillotine politique: "Car il faut bien le dire aussi, dans les crises sociales, de tous les échafauds, l'échafaud politique est le plus abominable, le plus funeste, le plus vénénéux, le plus nécessaire à extirper."(Hugo, 2004:70). Le lecteur peut apprendre du narrateur que le roman a deux buts à accomplir. Préparer "un procès verbal de la pensée agonisante" et "effectuer une espèce d'autopsie intellectuelle d'un condamné" (Hugo, 2004:123) est le premier but. Quant au deuxième but, c'est de muer "cette histoire en un grand profond enseignement" (Hugo, 2004:78), c'est à dire en réquisitoire contre la peine de mort. Hugo sait bien que tout

lecteur, qui lit et témoigne les horreurs et les souffrances d'un condamné, en sera bien touché. La pitié que créent les angoisses et les cris d'un mourant feront militer les lecteurs contre la peine capitale. Donc le roman, qui aura ainsi une cible didactique et politique, sera naturellement "une leçon pour ceux qui condamnent." (Hugo, 2004:80).

Notre condamné, qui passe ses six semaines dans la prison de Bicêtre, est hanté par la peur de la peine de mort, "d'une terreur empirique devant l'instrument effroyable du supplice." (Jankélevitch, 1977:201). Le prisonnier de Bicêtre à qui Victor Hugo a confié la plume cherche à démontrer combien cette peine, infligée par les hommes à un autre homme, est inhumaine. Nous allons nous efforcer maintenant de montrer comment cette peine a été dénoncée dans le roman.

Dans la prison de Bicêtre, un homme dont on ne sait le nom ni le crime qu'il a commis est condamné à mort. La prononciation du mot de mort le cloue et le perturbe si ferrement que les six semaines qu'il passera dans cette prison seront hantées par la pensée de son exécution. Car "chacun évidemment sait qu'il doit mourir un jour. Mais le savoir est une chose et le croire en est une autre." (Koestler, 1939:182). A causes des cauchemars causés par l'idée de mort il ne peut plus dormir. Tout dans son cachot lui rappelle "l'horrible réalité": "Condamné à mort!" (Hugo, 2004:112). Victor Hugo, qui commence déjà dans la préface à dénoncer et à contester les arguments des partisans de la peine de mort, confie à son narrateur la plume pour qu'il démontre combien cette peine est inhumaine. Jetons un coup d'oeil maintenant sur le fait que comment Victor Hugo réfute les arguments contestés par les partisans de la peine de mort et que par quels arguments on prouve que cette peine est tout à fait inhumaine.

Au temps de Victor Hugo, ceux qui, veulent que la peine de mort soit en vigueur, ont trois arguments: la dissuasion par exemple; l'expiation par la peine capitale; et l'humanisation de la torture, par l'usage de la guillotine. Hugo réfute tous ces arguments dans son roman, l'un après l'autre."La forme du récit, sa structure et le choix d'écriture faits par Hugo viennent renforcer la réfutation, sur le plan intellectuel et moral, de la thèse des partisans de la peine de mort." (Sevreau, 2001:62).

La peine de mort est très loin de dissuader les hommes de commettre un délit. L'existence de la torture n'empêche presque jamais un criminel de passer à l'action. Pourquoi alors on maintient encore les exécutions inutiles. La peur d'être à son tour mis à mort ne peut pas faire disparaître la vérité du délit.

Le fait que la prison de Bicêtre dans notre roman n'est jamais vide en est une belle preuve. Le narrateur du roman lit, l'un après l'autre, tous les noms des criminels qui restent avant lui dans son cachot: le fraticide Dautun, 1815; Poulain, qui a tué sa femme, 1818; la parricide Martin, 1821; l'empoisonneur Castaing, 1823; Papavoine, accusé du meurtre de deux enfants (Hugo, 2004:130-131); les quatre sous-officiers de la Rochelle, accusés d'avoir provoqué un complot républicain (Hugo, 2004:130). Tous ces criminels sont vraiment les habitants de la prison de Bicêtre à l'époque de Victor Hugo.

Si notre condamné a résidé dans la prison après ces criminels, il y en a eu aussi ceux qui l'ont précédé. Pendant son transfert de Bicêtre à la Conciergerie un gardien lui dit que "la cour d'assises est en train de faire" un nouveau condamné "à l'heure qu'il est." (Hugo, 2004:160). C'est "le friache" que considère le condamné comme son "héritier" (Hugo, 2004:171). Et dans la foule qui court à son exécution, "il y aura plus d'une tête prédestinée qui suivra la mienne tôt ou tard dans le panier rouge." (Hugo, 2004:203).

La prison ne reste jamais sans habitants. Cette succession de condamnés prouve que la peine de mort est dépourvue d'exemplarité.

On n'expie pas son crime par la peine de mort. L'exécution d'un criminel n'assure pas la réparation de la faute commise par lui. Le forfait d'exécution doit être payé par le criminel. La peine de mort ne crée jamais le sentiment de repentance et de remords en lui.

Notre narrateur, qui accepte son crime, sait bien qu'il doit le payer par un châtement: "cinq ans", "vingt ans de galères" ou le baigne à perpétuité (Hugo, 2004:177). Mais la mort? L'attente de cette mort – "six semaines" – lui fait peur si fortement qu'il ne pense qu'à lui-même. "A ce moment suprême où je me recueille dans mes souvenirs, j'y retrouve mon crime avec horreur; mais je voudrais me repentir davantage encore. J'avais plus de remords avec ma condamnation; depuis, il me semble qu'il n'y ait plus de place que pour les pensées de mort. Pourtant, je voudrais bien me repentir beaucoup." (Hugo, 2004:190).

L'argument que la guillotine humanise le supplice porte à faux. Les châtements en vigueur sous l'Ancien Régime avaient été supprimés par le Code pénal de 1791. Un an après on a commencé à user la guillotine pour les exécutions capitales. On disait que l'efficacité et la rapidité de cette nouvelle machine d'exécution sauvaient le condamné des souffrances horribles de la décapitation par la hache qui était en usage jusqu'à ce temps-là. On considérait comme un progrès technique la guillotine, qui facilitait à la fois la tâche du bourreau et la mort du condamné.

C'est de cet argument dont parle ironiquement le condamné quand il écrit: "Ils disent que ce n'est rien, qu'on ne souffre pas, que c'est une fin douce, que la mort de cette façon est bien simple." (Hugo, 2004:193).

On ne sait rien si la guillotine adoucit les souffrances du supplice. Car personne ne veut être à la place du condamné en train d'être exécuté "où le lourd tranchant qui tombe mord la chair, rompt les nerfs, brise les vertèbres..." (Hugo, 2004:194).

L'échafaud est "horrible" (Hugo, 2004:176); le seul "nom de la chose est effroyable." (Hugo, 2004:176); et le plus effroyable effet de la peine de mort sur le condamné: "Ah! Mes cheveux blanchiront avant que ma tête ne tombe." (Hugo, 2004:177).

Hugo, qui dénonce ainsi l'inutilité et la barbarie de la peine de mort, attire l'attention du lecteur sur l'injustice de la justice qui tue des opprimés, qui rend malheureux les innocents et qui méprise, l'humain.

Elle tue des opprimés. Tout lecteur avisé, qui lit l'histoire du "friauche", remarque que la misère et la pauvreté sont à l'origine de la criminalité. Donc on peut en conclure que l'échafaud est inhumain pour les criminels victimes de la pauvreté.

Le friauche a un sort misérable dès sa naissance. Il est le fils d'un pendu, orphelin à six ans, dépourvu de l'instruction, grandi dans les rues. Son sort misérable le pousse de plus en plus vers le châtement suprême. Il vole un jour pour ne pas mourir de faim, il est arrêté et on lui donne la peine à quinze ans de baigne. A cause de son "passeport jaune" personne ne veut l'accepter dans son entourage et on ne lui permet pas de se réinsérer dans la société. Il ne lui reste qu'une voie: voler de nouveau pour vivre. On le condamne cette fois à la peine de baigne à perpétuité. Il s'en évade et commence à mener une vie pleine de vols et d'assassinats. A partir de sa pauvreté et de son sort malheureux, Victor Hugo met l'accent sur la disproportion du crime et du châtement dans l'histoire du friauche et conclue par cette formule dans la Préface de 1832: "Pas de bourreau où le geôlier suffit." (Hugo, 2004:79).

La peine de mort rend malheureux les innocents: Notre narrateur a une famille. L'échafaud ne met pas seulement à la vie du condamné. Les vies de son entourage aussi sont perturbées par cette peine horrible. Les proches du condamné, qui doivent en payer les frais d'exécution, vivent aussi par l'infamie. Le condamné pense ironiquement à ce qui arriverait, après son exécution, à ses proches, sa mère, sa femme et sa fille: "J'admets que je sois justement puni; ces innocentes, qu'ont-elles fait? N'importe; on les déshonore, on les ruine. C'est la justice." (Hugo, 2004:126). La mère de Marie a bien peur que sa fille ait honte d'avoir eu un père guillotiné. Donc on décide de lui dire que le narrateur n'est pas son père.

La peine suprême ou désacralisation de la vie humaine. En exécutant un homme, on nie l'humanisme. C'est un peu le réduire à une machine ou à un animal. Le narrateur reproche aux hommes de justice de ne pas respecter la vie humaine. "Se sont-ils(les juges) jamais seulement

arrêtés à cette idée poignante que dans l'homme qu'ils retranchent il y a une intelligence, une intelligence qui avait compté sur la vie, une âme qui ne s'est point disposée pour la mort? Non. Ils ne voient dans tout cela que la chute verticale d'un couteau triangulaire." (Hugo, 2004:123).

Victor Hugo ne renonce jamais à être un écrivain engagé. Dans sa vie il est toujours avec les pauvres et les opprimés qui sont les victimes de l'injustice sociale et judiciaire. Son théâtre, ses poèmes et ses romans sont pleins de scènes de jugement et d'exécution dont les personnages principaux sont des forçats, des condamnés et des bourreaux. "Dans toutes ses oeuvres majeures- *Châtiments, Les Contemplations, Les Misérables, Quatre-vingt-treize, La Légende des siècles*- se profile la sombre silhouette de la guillotine et se font entendre les demandes de grâce et la protestation contre l'inhumanité du châtement." (Lucas, 2004:11).

5. Conclusion

Le Dernier Jour d'un Condamné où Victor Hugo nous fait sentir les souffrances d'un condamné à mort porte les caractères d'un roman sociopolitique. L'écrivain ne s'y contente pas de faire un récit d'exécution d'un personnage. A travers l'histoire du roman, Hugo donne un tableau réaliste du système pénitentiaire de son époque. Le monde carcéral où les prisonniers doivent endurer les mauvaises conditions physiques, les traitements brutaux des geôliers et les pratiques avilissantes telle que le ferrement des forçats porte les traits historiques de l'époque de Hugo. La peine de mort était un sujet actuel dans le temps où le roman a été rédigé. Avec les humanistes, qui voulaient bien que cette peine barbare léguée par l'ancien Régime et la Révolution soit abolie, Victor Hugo a continué à être près des opprimés écrasés par la Justice injuste du temps. Si l'écrivain a donné au lecteur les tableaux réalistes du système pénitentiaire et les horreurs d'un condamné devant la peine de mort, c'est parce qu'il voulait ainsi sensibiliser les hommes pour qu'ils soient conscients de mauvais traitements de ce système et qu'ils prennent une position pour les faire changer. Dans notre travail nous avons cherché à étudier comment Victor Hugo a dénoncé le système pénitentiaire de son temps. Par ce roman écrit à la manière de monologue intérieur, Victor Hugo vise à émouvoir et sensibiliser le lecteur sur le sort tragique de son condamné. Il a rendu son lecteur au courant de ce que le condamné a vécu, senti et vu dans sa prison. Les horreurs qu'il ressentait devant l'idée de la peine de mort, les atrocités de la scène de ferrement des prisonniers qu'il regardait avec un grand étourdissement et les privations et les conditions mauvaises de la prison où il restait sont toutes transportés d'une manière réaliste. Nous avons vu clairement que ni le condamné, ni même l'auteur Victor Hugo n'y a mêlé une réflexion critique. On s'est contenté de présenter des tableaux réalistes et on a invité ainsi le lecteur à y trouver ce qui est ironique et critique

REFERENCES

- Badinter, Robert, (2002), Victor Hugo et l'abolition, www.senat.fr/colloques/colloque_victor_hugo
- Bonomini, Mathieu, (2014), *La justice et la Justice dans Le Dernier Jour d'un Condamné de Victor Hugo*, Littératures, dumas -0101130.
- Camus, Albert et Koestler, Albert, (1979), *Réflexions sur la peine capitale*, Calman-Lévy, Paris.
- Costa, Sandrine, (2001) *La Peine de mort de Voltaire à Badinter*, Flammarion, Paris.
- Dumoulin, Sophie, (2011), "Rite de passage dans Le Dernier Jour d'un Condamné de Victor Hugo. Echech de l'efficacité symbolique et carnavalisation", figura.uqa.ca/Sophie_Dumoulin_Actes.
- Genevray, Françoise, (2001), "Le condamné à mort chez Victor Hugo et Leonid Andreev: éléments d'un parallèle", *L'information littéraire (Vol. 53)*, p.45-52.
- Foucault, Michel, (1975), *Surveiller et Punir, Naissance de la Prison*, Gallimard, Paris.
- Gleizes, Delphine, (2004/4) "Les paradoxes de la cave pénale. De quelques représentations carcérales dans l'œuvre de Victor Hugo", p. 17-28, DOI 10.3917/rom.126.0017

-
- Jankélévitch, Vladimir, (1977), *La Mort*, Flammarion, Paris.
- Hugo, Victor, (1862), *Les Misérables*, Librairie Générale Française, Tome 2, Paris.
- Hugo, Adèle, (1985), *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, I, 6*, Plon, Paris.
- Hugo, Victor,(1913), *Œuvres complètes*. Tome 25,Ollendorf.
- Hugo, Victor, (2004), *Le Dernier Jour d'un Condamné et Claude Gueux*, Larousse, Paris.
- Hugo, Victor, (2006), *Le Dernier Jour d'un Condamné*, Pocket, Paris.
- Hugo,Victor, (2014), *Rayons et les Ombres, XIII, Puits de l'Inde*, <http://books.google.com.tr/books?>
- Koestler, Arthur, (1939), *Un testament espagnol (Spanish Testament)*, Traduit de l'anglais par Denise Van Moppès, Albin Michel, Paris.
- Lucas, Eliane, (2004), *Etude sur Le Dernier Jour d'un Condamné*, Ellipses, Paris.
- Malandain, Gilles, (2007), *La Chaîne des forçats*, <https://rh19.revues.org/1402>.
- Melka, Pascal, (2008), *Victor Hugo:un combat pour les opprimés:étude de son évolution politique*, La Compagnie Littéraire, Paris.
- Rappaport, Sylvian, (2008/4), “Le Femmes et la chaîne des forçats:l'impossible absence”, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, p. 34-56. DOI 10.3917/rhmc.554.0034
- Roman, Myriam, (2000), *Le Dernier Jour d'un Condamné de Victor Hugo*, Gallimard, Paris.
- Schutte, Myron, (2015), *La Peine de Mort dans Victor Hugo*, <https://dspace.library.uu.nl/Eindwerkst>
- Sevreau Didier, (2001), *Le Dernier Jour d'un Condamné Victor Hugo*, Hatier, Paris.
- Sobanet, Andrew, (2008), *Jail Sentences*, University of Nebraska Press, Lincoln/London.
- Varaut, Jean-Marc, (1989), *Poètes en prison*, Perrin, Paris.